

HEIDEGGER ET LE NATIONAL-SOCIALISME : A PROPOS DU LIVRE DE VICTOR FARIAS

Jean-Michel Palmier

Editions Hazan | « Lignes »

1988/1 n° 2 | pages 152 à 182

ISSN 0988-5226

ISBN 9782906284760

Article disponible en ligne à l'adresse :

<https://www.cairn.info/revue-lignes0-1988-1-page-152.htm>

Pour citer cet article :

Jean-Michel Palmier, « Heidegger et le national-socialisme : a propos du livre de Victor Farias », *Lignes* 1988/1 (n° 2), p. 152-182.
DOI 10.3917/lignes0.002.0152

Distribution électronique Cairn.info pour Editions Hazan.

© Editions Hazan. Tous droits réservés pour tous pays.

La reproduction ou représentation de cet article, notamment par photocopie, n'est autorisée que dans les limites des conditions générales d'utilisation du site ou, le cas échéant, des conditions générales de la licence souscrite par votre établissement. Toute autre reproduction ou représentation, en tout ou partie, sous quelque forme et de quelque manière que ce soit, est interdite sauf accord préalable et écrit de l'éditeur, en dehors des cas prévus par la législation en vigueur en France. Il est précisé que son stockage dans une base de données est également interdit.

JEAN-MICHEL PALMIER

**HEIDEGGER ET LE NATIONAL-SOCIALISME :
A PROPOS DU LIVRE DE VICTOR FARIAS**

Soyons clairs : si la thèse défendue par Victor Farias dans son livre *Heidegger et le nazisme* (1) est exacte, s'il est vrai que Heidegger, de sa jeunesse à sa mort, peut être considéré comme un personnage fortement suspect d'antisémitisme, si sa vie est un sinistre exemple de bassesse, de mensonge, de servilité, s'il est demeuré, bien au-delà de son engagement politique des 10 ou 12 mois de son rectorat de 1933, un partisan déclaré du national-socialisme, refusant jusqu'à la fin d'en reconnaître la barbarie, alors les remarques qui suivent sont inutiles et la suspicion légitime que l'idéologie politique de Heidegger fait peser sur ses écrits théoriques les plus fondamentaux est immense. Face à une telle attitude, toute défense de Heidegger, toute justification de son comportement ne peuvent paraître qu'inadmissibles.

L'argumentation de Farias, les documents qu'il produit semblent à toute personne peu familière du « dossier Heidegger » d'une gravité écrasante : non seulement on ne trouve dans son ouvrage, pas l'ombre d'un indice, d'un témoignage permettant d'alléger le poids des accusations qui sont portées contre lui, mais le portrait qu'il en trace est si noir et

(1) Éditions Verdier. Traduit de l'allemand et de l'espagnol par Myriam Benarroch et Jean-Baptiste Grasset. S'il est impossible de juger de l'original espagnol, on émettra par contre de sérieuses réserves sur certains textes traduits de l'allemand dont l'original est connu.

si accablant qu'on se demande quelle force d'illusion, d'aveuglement a permis qu'il apparaisse depuis plus de cinquante ans comme le philosophe le plus important du XX^e siècle et sans aucun doute, comme l'une des figures les plus marquantes de la pensée philosophique occidentale. La lecture de Farias invite à se demander s'il ne faut pas sur le champ déconseiller la mention de son nom dans les programmes scolaires et universitaires. Car on ne voit pas très bien comment établir une ligne de démarcation entre les actes du philosophe et sa pensée, d'autant plus qu'il est incontestable que, dans tous les textes qu'il écrit en tant que recteur, on retrouve le vocabulaire de sa philosophie, que la conception de la science qu'il développe, par exemple, dans son discours de rectorat de 1933 renvoie à *Sein und Zeit*, et que son rectorat fut la vaine tentative de mettre en pratique les idées exposées dans ce discours. Dès lors, on ne saurait s'étonner de ce que la vague médiatique déchaînée par le livre de Farias et qui a déferlé dans la plupart des pays où le panorama intellectuel a été marqué par son œuvre soit d'une telle violence. L'émotion, les interrogations suscitées par ce livre semblent bien réelles et il faut les prendre en considération. Sa lecture a jeté dans un désarroi — souvent sincère, parfois feint — un grand nombre de lecteurs de Heidegger, en particulier les non-germanistes, ceux qui n'ont jamais eu l'occasion de s'attacher à l'élucidation de ces problèmes, qui n'ont eu accès à Heidegger qu'à travers les traductions et qui ont brusquement eu le sentiment d'avoir été trompés, en admirant une œuvre qu'il convenait au contraire d'aborder avec la plus extrême circonspection. Un seul regard porté sur les dizaines d'articles publiés en France, en Belgique, en Espagne, en Italie et même aux États-Unis est édifiante : c'est à une véritable mise en accusation d'une pensée philosophique, à un lynchage moral et intellectuel de son auteur qu'ils en appellent, félicitant Farias d'avoir — grâce à douze ans de minutieuses recherches — permit que l'on arrachât enfin le masque de respectabilité à l'auteur de *Sein und Zeit*, pour montrer que toute sa pensée avait un lien intrinsèque avec le nazisme.

« Heil Heidegger ! », « L'Être est hitlérien », « Heidegger militant actif du parti nazi jusqu'en 1945 », « Heidegger, philosophe d'Auschwitz et de la Shoah », « *Sein und Zeit*, vision philosophique conforme aux thèses de *Mein Kampf* »... : la violence de ces attaques est extrême et choquera sans doute tous ceux qui ont lu avec une profonde admiration *Sein und Zeit*, les *Holzwege*, les commentaires que Heidegger nous propose de Hölderlin ou des Présocratiques, et qui ignorent presque tout des faits qu'analyse Farias. Voir la plus grande figure philosophique du XX^e siècle jetée dans la boue et piétinée n'a rien de réjouissant. D'autant plus qu'on ne peut

se défendre de l'impression que ces attaques ne visent pas seulement la personne et l'œuvre de Heidegger, qu'au-delà du problème que pose son engagement politique, c'est aussi une certaine conception de la philosophie qui est mise en question. Le contexte intellectuel, idéologique dans lequel ces polémiques se développent en France ne saurait être ignoré. Pour beaucoup, cette « affaire Heidegger » ou cette « affaire Farias » si l'on préfère est une véritable aubaine. Mais si la pensée philosophique de Heidegger, son comportement moral et politique sont effectivement des impostures, une suite de mensonges, nul ne peut réellement songer à le défendre et reprocher à Farias de l'avoir mis à jour. Dès lors, pourquoi ouvrir un dossier qui semble, à beaucoup, désormais jugé et classé ? Les analyses de Farias, les preuves qu'il apporte ne sont-elles pas accablantes ? Tous ceux qui ont rendu compte de son livre ont sans doute partagé cette certitude puisqu'on ne trouve guère de journaliste qui ait émis en France, la moindre réserve à son encontre, tout au plus une certaine prudence dans l'opprobre jetée sur l'œuvre philosophique, à partir de l'engagement politique de son auteur. Enfin nul n'a trouvé utile de vérifier les affirmations sur lesquelles reposent ses interprétations (2).

Or c'est justement cette unanimité dans les attaques contre Heidegger, la reprise sans critiques des thèses de Farias qui nous semble poser problème. Comment nier, par exemple, que, dès les premières pages, ce livre, par sa méthode fort peu rigoureuse, ses interprétations hasardeuses et forcées, les erreurs objectives qu'il accumule éveillent de sérieux doutes quant au résultat final ? L'honnêteté personnelle de Farias, nul ne peut, sans preuve, la mettre en cause. Il est probable qu'il croit réellement tout ce qu'il a écrit et s'est acharné à prouver. Son livre abonde en citations, en faits plus ou moins connus. Il multiplie les argumentations les plus détaillées. Toute personne peu familière des problèmes soulevés par le rectorat de Heidegger risque de sortir convaincue de cette lecture. Mais pour ceux qui, même sans avoir passé 12 ans à rechercher la moindre trace des activités de Heidegger entre 1933 et 1945, connaissent un minimum de ce dont il s'agit, ont eu l'occasion de s'en entretenir avec Heidegger, ont travaillé sur son œuvre, fréquenté et interrogé ceux qui suivirent ses cours jusqu'en 1942 et surtout pris connaissance des travaux les plus récents publiés par l'historien de Fribourg, Hugo Ott sur le rectorat de Heidegger, il est à craindre que le livre de Farias ne puisse être reçu sans les plus extrêmes réserves.

(2) La seule mise au point critique à propos du livre de Farias est celle de François Fédier, sous forme d'un entretien publié dans la revue suisse *Voir*, n° 45, décembre 1987.

Qualifié de « véritable bombe », loué pour avoir apporté « des preuves irréfutables », des « révélations fracassantes », l'étude de Victor Farias, il convient de le souligner d'emblée, n'apporte en réalité que très peu de connaissances nouvelles. Farias a très largement utilisé les travaux de Hugo Ott, consacrés aux rapports entre Heidegger et l'Université de Fribourg, à son rectorat de 1933 (3) et ces travaux ont déjà soulevé d'abondantes discussions aux États-Unis et en Allemagne, même s'ils sont assez peu connus en France, en dehors du résumé qu'en a donné l'universitaire américain Richard Wolin dans le n° 495 (octobre 1987) des *Temps Modernes* (4). Tout en étant sévère à l'égard de Heidegger, en relevant notamment l'écart qui sépare son activité réelle en tant que recteur, ses péripéties, et la double version qu'en a donnée Heidegger en 1945 lors du processus de dénazification (5), puis dans l'entretien du *Spiegel*, publié après sa mort (6), Hugo Ott ne brandit pas l'anathème, mais s'efforce de faire un véritable travail d'historien, minutieux et objectif. Il est donc déjà fort discutable d'affirmer que les faits rapportés par Farias soient inédits : pour ce qui concerne la recherche historique sur ce rectorat de Heidegger la part de Farias est des plus limitées. Il suffit de relire la totalité des textes publiés par Hugo Ott, pour voir qu'ils constituent sa principale source de référence. Par ailleurs l'ensemble des textes rédigés par Heidegger au cours de son rectorat avaient déjà été repris en volume par Guido Schneeberger dans une anthologie dont la méthode était elle-même bien contestable puisqu'elle consistait à présenter ensemble un échantillonnage de textes d'universitaires nazis auxquels étaient mêlés ceux de Heidegger, afin de donner l'image d'une parfaite unité, ce qui n'était pas le cas (7). Jean-Pierre Faye en avait publié aussi dans la revue *Médiations* (8) de larges extraits, accompagnés d'une analyse. S'il existe une « originalité » certaine de Farias, elle réside essentiellement dans la présentation très particulière de ces faits, la logique discutable qu'il construit autour de la vie et de l'œuvre de Heidegger, le lien qu'il établit entre son évolution politique et le milieu dont il est issu, l'analyse

(3) Cf. en particulier : Hugo Ott, *Martin Heidegger als Rektor der Universität Freiburg* in *Zeitschrift für die Geschichte des Oberrheins* 132, 1984 et *Die Zeit des Rektorats von M. Heidegger* in *Zeitschrift des Breisgau-Geschichtsverein* 103, 1984.

(4) Traduit de l'anglais pp. 56 et sq.

(5) La version française en a été publiée par François Fédier in *Le Débat* n° 27, novembre 1983.

(6) Traduit en français sous le titre *Réponses et questions sur l'histoire et la politique*, Mercure de France 1977.

(7) Guido Schneeberger *Nachlese zu Heidegger*, Berne 1962.

(8) Automne 1961, été 1962 (*Heidegger et la révolution*).

et le commentaire souvent surprenants qu'il en propose. Or, il serait douteux que Hugo Ott puisse accepter une telle interprétation, peu rigoureuse et qui se situe aux antipodes de sa méthode. Même si Farias s'en réclame, les analyses de Hugo Ott et les siennes aboutissent à des conclusions qui sont loin d'être identiques. Ce seul fait devrait déjà incliner à la prudence. J'ajoute que l'unanimité autour du livre de Farias est un phénomène assez « parisien » qui suscite l'étonnement de beaucoup de chercheurs, d'universitaires, en Allemagne. Sans prétendre connaître les raisons qui expliquent que les éditeurs allemands aient refusé d'éditer le livre et que sa première édition paraisse en français, toute personne qui tente une lecture honnête, objective du livre de Farias éprouve assez rapidement de sérieux doutes. A vouloir trop prouver, avec une argumentation sans nuance, qui n'hésite pas à tronquer les textes, à distordre la réalité historique, toute démonstration de ce type devient suspecte parce qu'elle n'est pas objective. Le malaise qu'on éprouve à la lecture du livre de Farias trouve peut-être d'abord son origine dans le fait qu'il appartient à un genre inclassable. Il ne s'agit pas d'un pamphlet — le style en est froid et sans passion — et on se demande même comment il a pu consacrer douze ans à une telle étude, dont il ne tire manifestement aucune conclusion théorique et qui ne débouche sur aucune perspective précise, en dehors d'une mise en accusation sans nuances et parfois peu fondée. Le fait même qu'il se déclare « ancien élève de Heidegger » rend son entreprise encore plus étrange (9). Il ne s'agit aucunement d'un ouvrage philosophique. Farias a sans doute lu Heidegger (pas seulement ses écrits « officiels » de 1933) mais son livre curieusement ne trahit pas une connaissance réelle et précise de son œuvre. Les quelques rapprochements abrupts qu'il effectue — entre *Sein und Zeit*, les éléments « völkisch », « bündisch » et *Mein Kampf* par exemple — sont rigoureusement indéfendables. S'agit-il d'un livre d'historien ? Le nombre impressionnant d'erreurs qu'il accumule, sa méthode subjective, son sociologisme flou, ses interprétations outrées et tendancieuses surprennent de la part de quelqu'un habitué à travailler en archives. De quel genre

(9) Dans l'interview récente qu'il a accordée au journal espagnol *El País* (19 novembre 1987), Farias rapporte qu'il se rendit à Fribourg pour étudier la philosophie, envisagea de faire sa thèse avec Heidegger sur Brentano, bénéficia de sa confiance si bien que Heidegger lui proposa de se charger d'une nouvelle traduction en espagnol de *Sein und Zeit*. Au cours de la discussion, Heidegger se demanda s'il était possible de traduire une œuvre si particulière dans une langue latine. Il semble que ce soit curieusement ces propos de Heidegger sur la traduction qui aient éveillé en Farias « una erupcion volcanica », qui le convainquit que Heidegger divisait les langues en langues capables de penser l'essence des choses et en langues de seconde classe, langues de sous-hommes.

ressort-il ? On serait tenté de répondre qu'il s'agit d'une synthèse hétéroclite, assez étrange, reposant sur des *a priori* fortement subjectifs, synthèse qui s'efforce avec une détermination implacable de faire correspondre l'œuvre, la vie, la pensée de Heidegger aux images qu'il s'en est forgées : un portrait où, le moins qu'on puisse dire, n'apparaissent que peu de nuances. Cette construction, qui n'est pas exempte d'un certain sens de la mise en scène, est illustrée par deux images qui constituent l'ouverture et la clôture de la démonstration : il s'agit de l'affinité postulée entre Heidegger et le prédicateur augustin Abraham a Santa Clara, d'où il fait dériver « l'antisémitisme » de Heidegger par l'intermédiaire du catholicisme rustique de Messkirch, l'esprit jésuite et le populisme autrichien. L'importance de ce rapport, dans la démonstration de Farias, permet de tracer d'emblée le cercle dans lequel il enferme Heidegger : celui d'une pensée antisémite, ultranationaliste, autoritaire, farouchement attachée au sol natal et à coloration raciale. A partir de cette rencontre, Farias éclaire aussi les thèses de *Sein und Zeit*, l'origine de l'engagement de Heidegger dans le national-socialisme et une hostilité fondamentale à la démocratie. C'est dans cet ancrage initial qu'il place le rectorat de 1933, son adhésion au parti nazi et son antisémitisme — affirmation qui, disons-le d'emblée, à moins qu'on en apporte des preuves irréfutables, est une pure et simple calomnie.

Ainsi s'amorce un étrange fonctionnement circulaire de la démonstration qui, curieusement, rappelle de manière sinistre un certain type de discours stalinien qui a trouvé son expression la plus pure dans des procès comme ceux de Lazlo Rajk : la moindre phrase sortie de son contexte est utilisée comme preuve à charge, toute relation suspecte est interprétée dans le sens le plus négatif pour montrer une véritable contamination idéologique, le moindre ragot devient un fait historique. Comme on accusera des communistes d'être des « traîtres zinovievistes et boukhariniens » parce qu'ils fréquentèrent de près ou de loin Zinoviev et Boukharine alors qu'ils étaient des figures respectées du parti, parce que l'on trouvera la preuve d'une « déviation sioniste » dans le seul fait d'avoir fréquenté des communistes d'origine juive au sein des Brigades internationales, toute personne qu'a pu rencontrer, fréquenter Heidegger, bien avant 1933 si celle-ci s'est ensuite compromise avec la NSDAP, devient la preuve de « l'hitlérisme de Heidegger », de sa précocité et de sa constance. Pour prendre un exemple très simple, c'est comme si, à partir d'une photographie d'école des années 20-30, on prétendait, par une analyse des amitiés de jeunesse de n'importe quel intellectuel français, déduire l'inéluctabilité de son évolution idéologique en suivant celles de ses condisciples. Comment peut-on sérieusement faire grief à Heidegger d'avoir fréquenté des

personnalités qui deviendront nazies... 10 ou 15 ans plus tard ? Imagine-t-on un seul instant ce que donnerait une telle critique appliquée à la littérature, aux arts, par exemple ? Klaus Mann fut lié d'amitié avec Gottfried Benn dans les années 20. Est-il responsable de son ralliement au nazisme en 1933 ? Bertolt Brecht, ami d'Arnolt Bronnen, devenu ensuite ami de Goebbels et passagèrement un nazi fanatique, doit-il se le voir reprocher ? Que dire des relations de Thomas Mann et d'Ernst Bertram ? D'Ernst Niekisch et d'Alfred Baeumler ? Heidegger a connu Carl Schmitt, devenu ensuite théoricien du droit nazi. Jusqu'en 1930, Carl Schmitt était aussi estimé par Walter Benjamin qui ne cache pas non plus son admiration pour Ludwig Klages dont il connaissait pourtant l'antisémitisme depuis les années 20. Est-ce dire que la thèse de Benjamin sur *L'origine du drame baroque allemand*, à propos de laquelle il écrira à Carl Schmitt qu'il y voit une parenté avec sa propre philosophie de l'histoire, est un ouvrage qui préfigure le national-socialisme ? Mais revenons à ces deux images qui réunissent dans une même opprobe Heidegger et Abraham a Santa Clara : derrière ce jeu esthétique, on y décèle un certain fonctionnement même de la méthode de Farias qui, sous l'apparence de l'érudition et de l'objectivité historique, simplifie considérablement les problèmes qu'il pose et y apporte des réponses qu'on ne peut qu'accueillir avec une prudente réserve.

I

ANTI-JUDAÏSME ET ANTISÉMITISME

Évoquant l'histoire de la ville natale de Heidegger, Messkirch — depuis l'âge de bronze ! — sa piété rustique, les conflits religieux qui marquèrent le catholicisme du sud de l'Allemagne, Farias postule d'emblée qu'ils ont laissé une empreinte profonde sur la sensibilité de Heidegger, et que celui-ci ne peut qu'être le produit de ce milieu, puisqu'il y est né. Peu importe que le dit-milieu ait constitué l'horizon historique, si l'on veut, de milliers de personnes dont certaines sont devenues des opposants à Hitler, il importe de montrer que, dans le cas de Heidegger, cet ancrage témoignait déjà d'une prédisposition au national-socialisme, et qu'il ne pourra, par la suite, penser autrement qu'à partir des valeurs les plus réactionnaires. Même s'il reconnaît que ce contexte religieux et social a aussi produit des humanistes et des libres penseurs, des résistants catholiques plus tard fusillés par les nazis, des personnalités de droite comme Albert Léo Schlageter, Farias affirme d'emblée que le fait de

venir de ce milieu catholique pauvre, à la piété « populiste-antisémite », constitue la préhistoire de l'engagement de Heidegger dans le national-socialisme. C'est dans ce contexte que l'évocation de la figure d'Abraham a Santa Clara prend tout son sens.

Moine issu de Messkirch, ayant fréquenté la même école que lui, il est donné comme certain que Heidegger ne pouvait que s'identifier à ce prédicateur. Sur quelles preuves Farias appuie-t-il son argumentation qui lui permettent de reconstituer la vision du monde du lycéen Heidegger ? Naturellement aucune.

Farias montre ensuite comment la vision réactionnaire du jeune Heidegger allait s'enrichir de la fréquentation du noviciat jésuite. Aussi a-t-il exhumé des revues jésuites les articles les plus réactionnaires concernant le colonialisme, supposant que Heidegger en avait sans doute partagé les points de vue. Ne trouve-t-on pas parmi ces jésuites des adversaires de la social-démocratie et de l'Islam ! On pourrait bien sûr objecter que ce que décrit Farias correspond à l'image du catholicisme européen de toute l'époque, qu'il n'y a là rien d'original. Il importe de relever ces traits réactionnaires pour montrer qu'ils n'ont pu que marquer Heidegger. Saluons sur ce point l'étonnant pouvoir d'assimilation idéologique du jeune Heidegger qui, au lycée, a réussi non seulement à faire sien tout ce que le catholicisme réactionnaire avait produit depuis plusieurs siècles, mais qui réussit ce prodige de s'imprégner de l'esprit pernicieux des jésuites durant un noviciat qui ne dura... que 13 jours (30 septembre-13 octobre 1909). Mais ce qui paraîtrait absolument insensé à n'importe quel observateur impartial ne semble même pas toucher Farias qui pourtant, par une série de curieux lapsus, donne souvent dans la même phrase, l'argument permettant de rendre l'accusation ridicule. Notre auteur n'en conclut pas moins : « Il est clair qu'en entrant au noviciat de la Compagnie de Jésus, Heidegger ne pouvait résister à l'ensemble des idées politico-philosophiques dont la revue de cet ordre porte témoignage » (p. 35) ; on croit rêver. Mais l'important est de tracer le décor le plus kitsch et le plus réactionnaire pour éclairer le premier texte de Heidegger consacré à Abraham a Santa Clara.

La lecture de ce texte (15 août 1910) que Farias se garde bien de citer dans son intégralité, — en laissant supposer qu'il renferme les germes du « nazisme de Heidegger » — montre en fait qu'il s'agit d'un texte de jeunesse, de circonstance, lu à propos de l'inauguration d'un monument à la mémoire d'Abraham a Santa Clara. Celui-ci (de son vrai nom Johann Ulrich Megerle) s'illustra par ses prédications à Vienne, à l'époque de la grande épidémie de peste et de la menace turque. Il est cité par de nombreux auteurs autrichiens, y compris d'origine juive,

comme une figure populaire. Farias voit en lui la source de l'antisémitisme paysan et catholique de Heidegger car Abraham a Santa Clara s'est prit aux Juifs, conformément à la perspective religieuse, qui était hélas celle de l'époque. Le soupçon qu'il existe une différence de nature profonde entre cette prédication antijuive, fondée sur l'image du peuple déicide, refusant le Messie, et l'antisémitisme hitlérien ne semble pas même effleurer Victor Farias. Ce juif, frère rejeté par le chrétien, est déjà l'homme à l'étoile jaune. Rien pour lui ne sépare l'antijudaïsme médiéval et baroque de la haine raciale d'un Julius Streicher. Outre que cette tradition d'antijudaïsme était malheureusement commune au protestantisme et au catholicisme de toute l'époque, il importe à Farias de montrer qu'elle correspond à l'« antisémitisme » de Heidegger. Le fait que la ville de Vienne ait financé l'érection du monument, et que le maire de Vienne, Karl Lueger, ait été antisémite, permet immédiatement de rattacher encore Heidegger à la tradition antisémite autrichienne — l'une des plus virulentes — même si l'argumentation est un défi à toute logique. Peu importe que les textes de Santa Clara contre les juifs n'aient pas fait l'objet de réédition à l'époque de Heidegger, qu'il soit à peu près certain qu'il ne les avait pas lus, n'en ayant guère la possibilité matérielle, que le texte de Heidegger ne recèle par la moindre allusion à cette prédication antijuive : par une sorte de curieuse contamination idéologique, Heidegger s'en est aussi imprégné au seul nom de ce prédicateur. Comment ne pas se rendre compte qu'avec la même argumentation, on pourrait prouver que n'importe quel auteur protestant est *de fait* antisémite puisque Luther a écrit des textes ineptes contre les juifs comme le volume tristement célèbre *Des Juifs et de leurs mensonges*, où il est prescrit de brûler les synagogues (10). Farias ne semble même pas envisager ce qu'une telle démonstration a d'absurde. La preuve, c'est que Heidegger fera, en 1964, une autre conférence sur Abraham a Santa Clara où il osera citer une phrase de cet auteur affirmant que « notre paix est aussi éloignée de la guerre que Sachsenhausen de Francfort ». Comble du cynisme, affirme Farias, de la part d'un homme qui ose parler sans sourciller du camp de concentration nazi. Étrange ignorance de sa part, qui ne semble même pas soupçonner que Sachsenhausen, banlieue de Francfort, n'a aucun rapport avec le camp du même nom situé dans le Brandebourg ! Erreur qui en dit long aussi sur le sérieux et l'objectivité de la méthode.

Ce simple exemple permet d'entrevoir déjà certaines limites évidentes d'un tel livre, en dépit des problèmes fondamentaux, terriblement graves,

(10) Goebbels avait d'ailleurs songé à faire citer des tirades de ce livre dans le film antisémite de Veit Harlan *Le Juif Süss*.

qu'il pose et que nul ne saurait refuser de prendre en considération sans malhonnêteté. A travers une description minutieuse, faussement objective, Farias tente de montrer la fidélité de Heidegger à ce qu'il juge être le cœur de sa pensée : l'antisémitisme, le nationalisme étriqué qui devaient l'amener à devenir un serviteur zélé du régime nazi. Une analyse critique minutieuse de la démarche de Farias nécessiterait un ouvrage entier. Il est urgent et essentiel. On ne peut qu'espérer qu'il sera accompli par ceux qui en ont la compétence. Mon propos est seulement d'en dénoncer les interprétations les plus hasardeuses, les erreurs, et d'inviter à la prudence.

La plus grave des accusations portées contre Heidegger est sans aucun doute celle d'antisémitisme. Je le répète encore une fois : il s'agit, la preuve n'en étant pas apportée, d'une pure et simple calomnie. Cette accusation s'appuie sur des affirmations, dont la plupart ont été depuis longtemps démenties, par Beda Alleman et surtout par François Fédier dans les différents articles que celui-ci, avec beaucoup de prudence et d'objectivité (11), a consacrés au rectorat de Heidegger. Les plus anciennes sources de cette accusation concernent le rapport de Heidegger à Husserl et sa conduite sous le III^e Reich. Il a été affirmé que Heidegger aurait interdit à son ancien maître l'accès à la bibliothèque de l'université de Fribourg. Cette affirmation, souvent colportée, a été démentie à plusieurs reprises par Heidegger lui-même et par les proches de Husserl. Il n'y a donc pas lieu d'y revenir. Plus grave est l'accusation que Heidegger aurait refusé tout rapport avec son ancien maître sous le régime nazi, par lâcheté ou par antisémitisme. Leurs étroites relations d'amitié se sont effectivement refroidies, mais cela bien avant le rectorat de Heidegger et pour des raisons étrangères à la politique. Les remarques portées par Husserl dans la marge de son exemplaire de *Sein und Zeit*, montrent qu'il désapprouvait l'orientation philosophique de Heidegger — en particulier sa conception de la philosophie, son retour à l'ontologie — et, dans son discours au palais des Sports de Berlin, en 1931, il l'attaqua publiquement, ce qui blessa profondément Heidegger. D'où le refroidissement de leurs relations. L'engagement de Heidegger en faveur du nouveau régime a mis fin à leur amitié, comme ce fut le cas *passagèrement* pour Herbert Marcuse et d'autres personnes proches de lui. Il convient aussi de mentionner, ce que ne fait pas Farias, que si Heidegger n'assista pas à l'enterrement de Husserl, ce dont il s'excusa par la suite auprès de sa femme, lorsque le fils de Husserl fut arrêté par les nazis, les

(11) Cf. en particulier les articles publiés dans les n° 234, 242, 251 de la revue *Critique*.

Heidegger adressèrent à Madame Husserl une gerbe de fleurs et qu'Elfried Heidegger lui écrivit une lettre, manifestant leur angoisse et leur solidarité, rappelant qu'en dépit de l'évolution différente de la pensée philosophique de Heidegger, il gardait la plus grande admiration pour son ancien maître et que les années où ils se fréquentèrent comptaient parmi les plus belles de son existence. Je suis en possession de la photocopie de l'original de cette lettre datée du 29 avril 1933, qui fut communiquée par Heidegger lui-même à Frédéric de Towarnicki, lorsqu'il le rencontra, alors qu'il combattait dans l'armée Rhin et Danube du général de Lattre de Tassigny. De Towarnicki allait ensuite mettre en rapport Sartre et Heidegger.

Heidegger a-t-il exigé que la dédicace à Husserl soit retirée de *Sein und Zeit* lors de la réédition de 1941 ? Il suffit de s'adresser aux archives de l'éditeur Max Niemeyer pour savoir que si cette dédicace a été supprimée lors de cette réédition, c'est qu'il s'agissait d'une condition imposée à la réédition du livre. Heidegger a interdit que l'hommage contenu dans le livre soit supprimé et il a fait figurer la dédicace dans l'édition suivante. L'affirmation de Madame Toni Cassirer sur « l'antisémitisme bien connu de Heidegger » qui se serait manifesté en particulier dans son attitude, à l'égard de Cassirer, lors de leur rencontre de Davos en 1929, affirmation reprise par Farias, ne repose sur rien. L'hostilité de Heidegger au néokantisme trouve son explication dans son livre *Kant et le problème de la métaphysique*, la volonté de montrer dans Kant une tentative pour fonder à nouveau la métaphysique et l'impossibilité de limiter la *Critique de la Raison pure* à une simple théorie de la connaissance de type scientifique. Si le fait de critiquer le néokantisme — dont le représentant le plus important était Hermann Cohen, auteur de *Kants Theorie der Erfahrung* — est le signe de son antisémitisme, ou même de s'être opposé à Ernst Cassirer, il reste à comprendre comment le jeune Emmanuel Lévinas originaire d'une famille juive de Lithuanie, alors étudiant à Fribourg, qui assista personnellement à cette rencontre de Davos, pouvait être un partisan passionné de Heidegger, comment Herbert Marcuse, Karl Löwith et Hannah Arendt purent être des amis intimes de Heidegger. Il est vrai qu'un admirateur de Farias rapproche la relation qui exista entre Heidegger et Hannah Arendt de celle qui unit le tortionnaire SS du film de Liliana Cavani *Portier de nuit* à sa victime. On ne peut répondre à ce genre d'affirmation : comme le disait Kurt Tucholsky, on ne peut viser si bas.

Si l'on confronte les hypothèses de Farias aux faits eux-mêmes, ceux qui concernent son rectorat de 1933, on peut démentir aussi un certain nombre d'affirmations. Heidegger a-t-il ou non interdit à l'université de

Fribourg, en tant que son recteur, l'autodafé du 10 mai 1933 ? Farias affirme que les livres ne furent pas brûlés... par suite du mauvais temps ! Il suffit de lire les comptes rendus des différents autodafés dans la presse allemande ou française (ainsi *Les Nouvelles Littéraires*) pour apprendre que dans la plupart des villes allemandes, l'autodafé eut lieu sous la pluie et que les livres étaient arrosés à l'essence. Il est quand même bien étrange que les seuls SA de Fribourg aient reculé devant le mauvais temps ! J'ajoute que l'un des doyens nommés par Heidegger, le Pr Erich Wolf m'a confirmé en 1968 que Heidegger avait bien interdit l'autodafé et prit sous sa protection les livres qualifiés de « undeutsch », de « non-allemands » qui se trouvaient dans la bibliothèque du séminaire de philosophie. Si la mémoire d'Erich Wolf était exacte, ces livres réclamés par les étudiants furent transportés dans la bibliothèque personnelle de Heidegger. J'ajoute que des témoins de l'époque m'ont aussi confirmé l'interdiction formulée par Heidegger de toute affiche antisémite dans les locaux universitaires, ce qui entraîna des conflits avec l'organisation des étudiants nazis et la SA. D'autres témoignages attestent du refus de Heidegger d'empêcher les enseignants juifs de faire leurs cours, du soutien et de la protection qu'il apporta à plusieurs d'entre eux et, lorsqu'ils s'exilèrent, de ce qu'il fit transférer leurs bibliothèques à l'étranger, aux frais de l'université, continuant à diriger leurs thèses en exil.

Farias cite comme document incontournable une lettre de dénonciation de Heidegger visant son collègue Baumgarten, accusé d'être « lié étroitement au juif Fraenkel ». Le seul problème, c'est qu'il n'existe aucun original de cette lettre, que les historiens allemands et spécialistes de Jaspers — qui font état de cette lettre — s'abstiennent d'engager leur honneur dans l'affirmation qu'elle est authentique, alors même qu'ils sont loin de manifester la moindre sympathie pour Heidegger. Farias, malheureusement, ne partage pas leur prudence. Si Heidegger a écrit cette lettre, alors les nazis avaient raison de le qualifier, comme le mentionne Farias, de dangereux psychopathe : n'importe quel fonctionnaire nazi connaissant tant soit peu Heidegger pouvait lui demander pourquoi il accusait Baumgarten de fréquenter des juifs, alors que lui-même avait été étroitement lié avec Hannah Arendt, qu'on comptait parmi ses amis les plus proches un grand nombre de juifs et que — comble de l'ironie ! — il avait refusé, en 1931, la candidature d'assistant de Baumgarten pour choisir celle de Werner Brock... qui était justement juif, et qui participa entre autre au séminaire organisé par Heidegger autour du livre d'Ernst Jünger *Der Arbeiter*. Si l'on ajoute que les époux Heidegger étaient parrains d'un fils de Baumgarten, qu'il fut ensuite réhabilité, que la lettre de dénonciation serait censée avoir été communiquée à Baumgarten

par la Gestapo elle-même, on avouera que cette « dénonciation » de Heidegger, autour de laquelle s'accumulent les invraisemblances, inspire une légitime méfiance et qu'on comprend la prudence des critiques allemands de Heidegger qui s'abstiennent de tenir cette lettre de dénonciation pour un document authentique. Il convient aussi de rappeler — fait attesté par les intéressés et des témoins — que Heidegger ne prit jamais la moindre mesure pour interdire l'accès à ces cours aux étudiants non-aryens, que ceux-ci furent fréquentés jusqu'à la fin de la guerre par des personnalités catholiques et juives. Mentionnons aussi l'accusation portée contre Heidegger concernant ses « fréquentations » : il adressa un de ses livres dédiés à Eugen Fischer, théoricien de l'« eugénique raciale », plus ou moins présenté comme un disciple du sinistre Docteur Mengele et, par Christian Jambet, dans la préface au livre de Farias comme un SS. Or, c'est avec le successeur d'Eugen Fischer, qu'a travaillé Mengele. Il convient aussi de rappeler qu'Eugen Fischer enseignait déjà l'« eugénique », sous la république de Weimar, que cette discipline, à l'origine, concernait l'étude de la transmission des maladies héréditaires, qu'elle n'avait pas le sens racial que lui donneront les nazis, que, dans les ouvrages que nous avons consultés, il n'est pas fait mention de son appartenance à la SS (12), et qu'il fut réintégré comme académicien après la guerre et le resta jusqu'à sa mort. On peut se demander légitimement si cela aurait été possible au cas où des charges accablantes avaient pu être relevées contre lui. De toutes façons, le fait que Heidegger ait adressé un de ses ouvrages à un ancien collègue d'université prouve-t-il qu'il partageait sa vision idéologique ?

II

FRIBOURG, MARBOURG, FRIBOURG

Farias analyse minutieusement tous les faits et gestes de Heidegger, de même que ses écrits de beaucoup antérieurs à 1933. Pour lui, il ne fait aucun doute que son engagement passager en faveur du national-socialisme vient du milieu dans lequel il est né. Aussi s'acharne-t-il à reconstituer la jeunesse de Heidegger, ses idées les plus personnelles, sans avoir la moindre preuve tangible. Il n'hésite pas à avancer les hypothèses les plus étranges qui feraient sourire s'il ne s'agissait pas d'un sujet aussi

(12) Cf. Robert Wistrich *Wer war Wer im Dritten Reich ?* München 1983.

grave. Heidegger a interrompu ses études en 1911 car il souffrait d'une maladie de cœur. Farias qui a sans doute consulté aussi le dossier médical de Heidegger affirme sérieusement :

« Le tableau clinique de ces douleurs semble éclairant, si on le rapporte à la situation conflictuelle dans laquelle il se trouvait depuis le début de ses études à Constance. En effet, de tels malaises cardiaques, sans cause physiologique, apparaissent chez des sujets en proie à un conflit qui ne parvient pas à se résoudre au niveau conscient (...) C'est le muscle cardiaque qui menace de cesser de battre, mettant ainsi à jour le rejet inconscient de la décision prise et le désir de revenir sur celle-ci (...) On peut donc conjecturer que la vocation ecclésiastique du jeune Heidegger (...) aurait très précocement entraîné un conflit intérieur, encore renforcé par des influences extérieures largement éloignées de l'idéal sacerdotal » (p. 34).

On peut naturellement tout conjecturer... Et Farias, dans la même veine, montre l'importance précoce de Heidegger dans sa région... — sans doute, tout le Sud de l'Allemagne catholique et réactionnaire avait-il déjà compris que le jeune Heidegger serait son héraut — par le fait que le journal de sa ville natale mentionna qu'il avait obtenu son baccalauréat. Fait naturellement accablant ! Comme il ne dispose naturellement d'aucun élément pour étayer toutes ses affirmations, Farias n'hésite pas à prendre les plus grandes libertés avec la réalité historique. La preuve que Heidegger est un catholique fanatiquement réactionnaire est fournie par le fait qu'il a passé sa thèse de 1914... avec un professeur catholique. Heidegger a fait la guerre... dans un service météorologique. Il ne s'est jamais exprimé sur la guerre de 1914, mais Farias n'en affirme pas moins « qu'il *doit* avoir fait référence à la guerre mondiale dans des déclarations publiques ou dans sa correspondance » (p. 59). Quand on veut noyer son chien, on l'accuse de la rage ! Et Farias établit sérieusement que puisqu'il a été l'élève de Heinrich Rickert et que Rickert souhaitait la victoire de l'Allemagne, il est impossible que Heidegger n'ait pas été nationaliste fanatique. Faut-il rappeler que Rickert marqua également Walter Benjamin, Gershom Scholem, Ernst Bloch et Georg Lukacs, pacifistes convaincus, que Georg Simmel, juif et progressiste, apparut à ses étudiants en uniforme d'officier de réserve, que Freud souhaitait la victoire de l'Autriche-Hongrie, que Thomas Mann écrivit à cette époque les *Considérations d'un apolitique* Heidegger, lui, n'a rien écrit. Mais peu importe. Cette hypocrisie le rend encore plus suspect.

Heidegger, nous dit Farias, s'est lié avec l'association *Akademische Vereinigung*, association apolitique, comprenant des mouvements étudiants d'où les juifs étaient exclus. Heidegger en porte-t-il la responsabilité ? Si

oui, faut-il rappeler que c'était le cas de la plupart des mouvements de jeunes et d'étudiants nés sous l'Empire. Il mentionne les liens de Heidegger avec la *Jugendbewegung* (mouvement de la jeunesse) dont il fait une organisation réactionnaire étudiante. Grossière erreur puisqu'il s'agit du rassemblement de jeunes de Hohen Meissner de 1913, qui comprenait aussi un grand nombre de futurs communistes et socialistes (dont Alfred Kurella) dominé par les idées de Gustav Wyneken, pédagogue dont Walter Benjamin était le disciple enthousiaste. Paul Natorp est associé à cette rencontre de la *Jugendbewegung* à laquelle il ne participa d'ailleurs pas et se trouve présenté comme un nationaliste effréné. Farias n'a pas dû lire les écrits pédagogiques de Natorp et sa célèbre conférence de Berlin. Admirons, au passage, que le « populisme propre à Heidegger » soit dérivé de Natorp (p. 71), social-démocrate ami d'Auguste Bebel. Remarquons aussi, que Farias ne semble pas non plus soupçonner que le mot « Führer » était banal en allemand avant Hitler, surtout dans les mouvements de jeunes, que ce mot a retrouvé aujourd'hui la même banalité et que toute la correspondance de jeunesse de Benjamin, autour de 1913, appelle à la naissance d'un Führer de la jeunesse, guide charismatique, qu'il verra incarné jusqu'en 1914 par Gustav Wyneken. Évoquant *Sein und Zeit*, Farias est incapable d'en résumer la problématique qu'il limite à l'exaltation de la communauté-du-peuple, reprise ensuite par les nazis, et de la mort. Vision un peu simpliste, reconnaissons-le, d'un ouvrage considéré comme l'un des plus importants de la philosophie occidentale, même par les critiques les plus sévères à l'égard de Heidegger. Le fait que Farias, pas une seule fois, n'arrive même à formuler clairement la problématique ontologique de *Sein und Zeit* est pour le moins inquiétant.

III

LE RECTORAT

Les faits apportés par Farias sur le rectorat de Heidegger n'ajoutent rien de réellement nouveau aux différents articles déjà cités de Hugo Ott. Ceux-ci posent des problèmes essentiels. Rédigés à partir des archives de l'université de Fribourg, ils donnent au rectorat de Heidegger une vision critique, très précise et qui s'écarte souvent des affirmations de Heidegger que l'on trouve dans le texte de dénazification de 1945, dans la forme la plus élaborée « Faits et réflexions » (13) et l'entretien du

(13) Cf. *Le Débat* n° 27, novembre 1983.

Spiegel. Aussi convient-il sur le plan méthodologique de distinguer étroitement :

- les affirmations de Heidegger contestées par Hugo Ott ;
- les faits établis à partir des archives ;
- l'interprétation que propose Farias des mêmes faits.

Heidegger avait-il une sympathie pour le national-socialisme avant son rectorat ? Farias cite deux témoignages l'affirmant. On peut lui en opposer d'autres, venant de proches de Heidegger, y compris de Karl Löwith, qui soulignent que Heidegger n'avait, jusqu'à cette époque, jamais manifesté la moindre orientation politique (14). Lui-même reconnaît n'avoir été, avant 1933, membre d'aucun parti. Que — comme la plupart des universitaires de l'époque — Heidegger n'ait guère eu de sympathie pour la République de Weimar est probable, et selon ses propres déclarations, il mettait son espoir dans une position socialiste et nationale, ce qui était le cas aussi bien de chrétiens que de nationaux-bolchevicks comme Ernst Niekisch. Si l'on refuse la thèse de Farias concernant l'antisémitisme du jeune Heidegger, son catholicisme nationaliste qui ne repose sur rien, il faut par contre souligner que Heidegger depuis 1919 a intensément réfléchi sur l'université et la crise des temps modernes (15). Ce fut sans doute cette réflexion qui l'amena vers la politique et l'engagea dans ce processus du rectorat où il allait accumuler les erreurs les plus diverses..

La première et, selon nous, la plus grave est d'ordre éthique. C'est celle qu'on ne saurait lui pardonner. La venue des nationaux-socialistes au pouvoir s'est accompagnée, partout en Allemagne, d'une véritable vague de terreur. Pour beaucoup d'intellectuels, elle entraîna leur exil immédiat. Or non seulement Heidegger n'a pas voulu voir que cette terreur, ces méthodes sanguinaires étaient intrinsèquement liées à la barbarie du mouvement et signifiaient la fin de toute liberté comme de toute vie intellectuelle, mais il semble avoir pensé que ce mouvement pouvait s'épurer, qu'il était possible d'en développer les « potentialités

(14) Cf. *Les implications politiques de la philosophie de l'existence chez Heidegger*, Temps Modernes 1946.

(15) Cf. les extraits de lettres assez pessimistes de Heidegger, adressées à Karl Löwith, et qu'il cite dans son étude, en particulier ses allusions à Van Gogh. Cf. aussi le tome 56/57 de l'édition intégrale des œuvres de Heidegger, pp. 205 et sq. : « *Über das Wesen der Universität und des akademischen Studiums* ».

spirituelles », et que, faisant table rase de l'ordre ancien (16), il pouvait aider à créer une véritable révolution à caractère national et socialiste, si des intellectuels et des personnalités diverses parvenaient à l'influencer et à l'orienter (17). Tout le reste en découle. Au lieu de comprendre que le mouvement hitlérien était la négation même de toute pensée, il allait passagèrement lui accorder son appui moral, personnel, intellectuel, laisser utiliser sa renommée internationale en croyant pouvoir y inscrire sa propre conception de l'université. Heidegger va s'engager de manière sincère, inconsidérée, aux côtés des nazis, accepter des concessions inadmissibles. Soulignons que c'est là l'erreur la plus grave de Heidegger : son comportement en 1933, face à la *Machtergreifung*. Par la suite, il s'obstinera à croire que le mouvement pouvait être autre chose que ce qu'il a été, si des énergies — mais lesquelles ? — s'étaient mobilisées pour l'influencer, le transformer. Heidegger va soutenir le mouvement national-socialiste et Hitler, sans avoir même lu *Mein Kampf* (communication orale de Heidegger en 1968). Dans les textes où il s'expliquera par la suite sur sa conduite, il tentera de justifier son attitude, tout en reconnaissant ses erreurs (18). Heidegger a-t-il été proposé comme recteur, à la suite de la situation impossible faite à son prédécesseur social-

(16) Dans une lettre adressée à Karl Löwith, il affirmait de manière prophétique : « Ma volonté, du moins, vise autre chose et ce n'est pas beaucoup : vivant dans la situation actuelle d'un renversement (Umsturz) de fait, je poursuis ce que je sens « nécessaire » sans me soucier de savoir s'il en sortira une « culture » ou si ma recherche précipitera la ruine » (*Temps Modernes*, 1946, p. 346).

(17) Aussi, quand au cours de leur rencontre à Rome, en 1936, Karl Löwith lui demande s'il n'est pas gêné de retrouver à ses côtés des personnalités nazis aussi médiocres qu'un Julius Streicher, que Heidegger tenait pour un pomographe antisémite, Heidegger répond que ce n'est pas sa faute si les représentants de l'intelligentsia allemande (die Gebildeten) l'ont laissé tout seul. Selon le témoignage de Karl Löwith, Heidegger, à cette époque, croit toujours que le national-socialisme peut « sauver » l'Allemagne, même s'il redoute l'évolution du régime. Löwith sera naturellement profondément choqué de voir Heidegger porter l'insigne du parti. On le comprend aisément. Reste à savoir quelle signification cet insigne avait pour Heidegger. Selon ses déclarations et celles d'autres témoins de l'époque, l'adhésion de Heidegger n'avait été que de pure forme. Heidegger lorsqu'il rencontre Löwith en Italie, n'était pas comme on l'a écrit ça et là « en vacances », mais dans un cadre officiel. On peut se demander si Heidegger, militant fanatique, aurait même rencontré Löwith dans pareil cas. La lecture des autobiographies et correspondances des émigrés montre que les personnalités nazies s'abstenaient d'avoir à l'étranger, le moindre contact avec des exilés ou des opposants, se sachant espionnés par la Gestapo. Cf. sur ce point les mémoires de l'éditeur de Thomas Mann, Gottfried Bermann-Fischer (*Bedroht-Bewahrt*). Cela dit, je partage les critiques formulées par Nicolas Tertulian dans son article de la *Quinzaine Littéraire* (n° 496, 1-15 nov. 1987).

(18) En particulier dans le texte sur le Rectorat et dans l'entretien du *Spiegel*.

démocrate von Möllendorf, par ceux qui voulaient maintenir l'indépendance de l'université, comme il l'affirmera à plusieurs reprises ? Les travaux de Hugo Ott rendent ces affirmations problématiques. Le souci de Heidegger de minimiser sa responsabilité — surtout en 1945 où il risquait de se voir retirer le droit d'enseigner — est facilement compréhensible. Sans entrer dans le détail des faits établis par Hugo Ott, il importe de souligner que les principales critiques portent sur les points suivants : le Pr von Möllendorf, recteur avant Heidegger, n'a pas été destitué mais a été contraint de démissionner ; l'élection de Heidegger n'a pas fait l'unanimité, mais a recueilli 52 voix sur 56, les enseignants juifs ayant été exclus du vote ; Heidegger n'a pas constitué un frein à la *Gleichschaltung* (mise au pas) de l'université de Fribourg, mais l'a peut-être accélérée, par inconscience politique et par maladresse, en voulant mettre en pratique une organisation autocratique fondée sur le *Führerprinzip*, qu'il justifie dans son discours de rectorat. Heidegger lui-même a, sur ce point, reconnu ses erreurs.

Plusieurs éléments doivent toutefois être distingués dans le rectorat de Heidegger : son discours inaugural, sa tentative de réformer l'université, les articles politiques qu'il rédigea à l'époque et son comportement concret. Le discours du rectorat *Die Selbstbehauptung der deutschen Universität* (19) constitue-t-il un manifeste nazi ? Une rupture par rapport à ses idées philosophiques ? Comment a-t-il été reçu ? Ce texte exigerait une exégèse minutieuse. La relative obscurité apparente de ce qu'il exprime n'a pas échappé à ses auditeurs qui, comme Karl Löwith, s'interroge ironiquement sur le fait de savoir si c'était un encouragement à relire les Présocratiques ou à s'engager dans la SA. Il reprend le vocabulaire philosophique de Heidegger dans un contexte historique déterminé, mais insiste sur le « destin allemand », la « mission historique qui incombe au peuple ». Il montre d'abord que Heidegger accorde à l'université une importance essentielle, qu'il lui reconnaît une véritable mission, face à la préservation de l'essence de la science, suivant en cela une longue tradition de philosophes qui ont écrit, depuis Fichte, sur l'université. Les idées qu'il exprime ne sont assurément pas démocratiques. Et c'est un fait que Heidegger gardera toute sa vie une suspicion à l'égard de la démocratie. Face à une époque de crise, de « nihilisme planétaire » il reconnaît dans l'entretien du *Spiegel* qu'il n'est pas certain que la démocratie soit à la hauteur d'une telle situation. C'est aussi dans ce sens qu'il faut comprendre son intérêt pour *Der Arbeiter* de Jünger, sa conception de la « totale

(19) François Fédier a remarquablement traduit ce titre : « *L'Université allemande, envers et contre tout elle-même* » (*Le Débat*, n° 27, nov. 1983).

Mobilmachung », sa mention de Hitler et de Mussolini dans le cours sur Schelling de 1936, qu'il interprète comme des figures ayant tenté de s'opposer au « nihilisme », et peut-être sa phrase énigmatique : « Seul un Dieu peut nous sauver ». On trouve clairement énoncés dans ce discours les principes que Heidegger tentera de mettre en pratique dans son activité de recteur, en particulier cette conception très hiérarchisée qui, à une telle époque, ne pouvait que fatalement se confondre avec le *Führerprinzip* nazi et le renforcer. Heidegger est hostile à l'ancienne structure de l'université qu'il juge en crise, incapable d'assumer la réalité présente et ses tâches dans les conditions nouvelles créées par la « révolution national-socialiste ». La presse nazie a salué l'élection de Heidegger comme une victoire. Elle saluera sa démission et la nomination de son successeur comme une autre victoire, qualifiant celui-ci de « premier recteur national-socialiste » de Fribourg. Les thèses exposées dans ce discours de rectorat correspondaient-elles à l'idéologie nazie ? Assurément non. La conception de l'auto-affirmation de l'université était pour eux une absurdité dans la mesure où l'on voulait réaliser sa mise au pas à partir de l'idéologie national-socialiste. La volonté de Heidegger d'affirmer une « science pure » — clef de voûte de son discours — était la négation même des thèses de Rosenberg et de son biologisme racial. Heidegger mentionne qu'après son discours, le ministre Wacker lui reprocha de contourner les idées du parti pour exposer un « national-socialisme privé », de n'accorder aucune place à la question raciale, de refuser de manière trop catégorique toute idée de « science politisée ». En même temps, il faut reconnaître que les thèses de Heidegger étaient incapables de constituer un rempart face à l'idéologie nazie, reconnaître qu'elles présentaient un sérieux danger dans la mesure où elles savaient ce qui restait de démocratie réelle pour mettre en place une structure qui s'identifiait fatalement à la volonté des nazis. Que Heidegger ait cru à la possibilité de la mise en pratique de sa réforme grâce aux nazis, qu'il ait cru aussi qu'il pourrait jouer un rôle national de Führer universitaire, influencer les nazis eux-mêmes, est probable. D'où l'erreur de son télégramme à Hitler, témoignant de sa volonté d'accélérer l'effondrement des vieilles structures. Tout le rectorat de Heidegger sera marqué par un activisme qui montre à quel point ce projet lui tient à cœur. Comme il sait qu'il doit se concilier les bonnes grâces du nouveau régime, il accepte de faire des concessions inadmissibles : il ne proteste pas contre l'éviction des enseignants juifs, même s'il la désapprouve. Il en protège plusieurs, intervient en leur faveur avec une argumentation peu crédible aux yeux des nazis eux-mêmes. Il publie des textes — surtout dans les journaux d'étudiants — qui vont dans le sens du régime

et dans lesquels, véritablement, il se compromet. Citons le discours sur le héros des Corps Francs fusillé par les Français pour sabotage, Albert Leo Schlageter, le soutien à Hitler lors du plébiscite pour quitter la SDN, etc... (20). La plus grave de ces concessions sera son adhésion au parti. Que Heidegger l'ait acceptée, parce qu'on lui en fit la demande, afin de faciliter les rapports entre le parti et l'université, qu'il y ait mis des conditions (absence d'autres fonctions, limites de ses activités, etc...), rien ne prouve que cela ne soit pas exact. Mais si Heidegger est le militant fanatique que décrit Farias, pourquoi n'a-t-il pas adhéré au parti *avant 1933* ? Que l'action de Heidegger comme recteur fût négative semble évident. Il a contribué à saper des structures libérales, n'a naturellement pas pu mettre en œuvre les nouvelles structures qu'il envisageait et devait rapidement s'attirer l'hostilité aussi bien de ceux qui avaient espéré que sa notoriété serait un garant pour l'université, et des nazis eux-mêmes qui, tout en se réjouissant du ralliement de Heidegger et de l'usage qu'ils pouvaient faire de son nom, trouvaient insupportable et inutile son « ultra-révolutionnarisme » et craignaient que ses conceptions sans intérêt pour le parti, ne fassent que susciter des conflits superflus. Mauvais administrateur, soutenu par personne, Heidegger a-t-il démissionné pour s'opposer à la volonté des nazis de nommer les doyens selon des critères politiques — ce que ne fit pas Heidegger qui s'appuyait aussi bien sur des personnalités gagnées au nouveau régime que des catholiques et des enseignants, comme Möllendorf, que l'on peut considérer comme de gauche — ou, de guerre lasse, se rendant compte qu'il n'avait rien à attendre du régime pour mettre en œuvre sa grandiose réforme ? Les deux hypothèses ne sont pas contradictoires.

Ce qui demeure, c'est qu'il a joué un jeu éminemment dangereux. Fermant les yeux sur les méthodes des nazis, il a cru pouvoir développer des potentialités spirituelles qui n'existaient pas et — qu'on appelle cela de l'inconscience ou un orgueil démesuré — aligner non sa philosophie sur le nazisme, mais faire correspondre le nazisme à une certaine conception qu'il se faisait du national-socialisme, ce dont témoigne la phrase si souvent incriminée de son cours *Introduction à la Métaphysique* où il persiste à affirmer non sa foi dans le mouvement nazi, mais dans les potentialités que contenait un certain concept de « national-socialisme », conçu comme la rencontre de l'homme moderne et de la technique planétaire. Que sur ce point, Heidegger n'ait jamais reconnu son erreur est tout à fait exact. Toute analyse de son rectorat, de son engagement,

(20) A noter que ses propos personnels comme ses discours montrent qu'il s'illusionne complètement et croit réellement au « discours de paix » de Hitler.

ne doit naturellement pas céder à l'erreur historique de considérer le national-socialisme, comme nous le connaissons aujourd'hui, mais à partir de la réalité de 1933. Nombre d'émigrés antifascistes affirmeront qu'alors, il était aussi impossible d'imaginer son aboutissement, que d'imaginer ce qu'était une explosion atomique avant Hiroshima. Il reste qu'au cours de ce rectorat, Heidegger a agi de manière souvent inconsidérée en s'aveuglant sans cesse sur la réalité, en croyant réellement, non comme le pense Farias qu'il pourrait devenir le « philosophe officiel du nazisme », mais faire surgir de la nouvelle situation créée en 1933 quelque chose de neuf dans l'université, influencer le mouvement et le cours de l'histoire elle-même, quitte à accepter un certain nombre de compromissions avec le parti au pouvoir. Que Heidegger se soit rapidement trouvé pris dans l'étau ne fait guère de doute. Et le document cité par Hugo Ott, par lequel il fait part de sa méfiance à l'égard du chimiste Staudinger s'inscrit sans doute dans ce contexte, encore que son analyse soit infiniment plus difficile que l'affirme Farias. Assurément, la lettre par laquelle Heidegger suggère le renvoi de Staudinger est indéniable. Mais la logique qui a conduit à cette proposition n'est pas tout à fait évidente. Dénoncer un homme pour ses idées pacifistes dans un État fondé sur une économie de guerre est abject. Mais reprocher à un homme d'avoir été pacifiste en 1914, alors qu'il est devenu un nazi fanatique frise l'absurdité. D'autant plus qu'un certain nombre de gloires littéraires du III^e Reich l'avaient été aussi. Citons seulement l'écrivain nazi Hanns Johst, qui occupera les plus hautes fonctions dans la vie littéraire et théâtrale du III^e Reich et qui avait été en 1914 un expressionniste pacifiste... et qui finira dans la SS. Si l'on ajoute que les idées pacifistes de Staudinger en 1914 étaient connues de tous, qu'il n'en faisait pas un secret, qu'il jouait en tant que chimiste travaillant pour l'armement un rôle prépondérant dans l'industrie allemande, il faut admettre que la dénonciation de Heidegger n'avait pas la moindre chance d'être prise au sérieux par les nazis... ce qui fut le cas. Dès lors, on peut s'interroger sur la signification réelle de cette lettre de Heidegger, qu'il *savait* ne pas pouvoir aboutir.

Ces faits mériteraient naturellement une longue analyse que je ne peux entreprendre ici. Il importe de souligner que, aussi graves que soient les compromissions de Heidegger avec le régime au cours de son rectorat, elles ont des limites : Heidegger s'est entouré de personnalités qui présentaient une grande diversité idéologique et il est faux d'affirmer qu'elles étaient toutes nazies. Heidegger n'a jamais cédé sur la question raciale, a réellement interdit les affiches antisémites, n'a jamais interdit l'accès des juifs à ses cours, et a paradoxalement protégé des enseignants juifs et non nazis. Il ne s'agit aucunement de nier la réalité de cette

compromission, l'absurdité de sa prise de position. Mais l'interprétation dans laquelle Farias replace tous ces faits me semble simpliste et dangereusement erronée : elle consiste à identifier purement et simplement les idées de Heidegger à celles de la SA. Que Heidegger ait développé une espèce d'« ultra-révolutionnarisme » dans sa volonté de réforme de l'université est certain ; que cette réforme, organisée autour du *Führerprinzip*, ait été néfaste ne fait guère de doute ; qu'il se soit complètement aveuglé à l'égard de la réalité du nazisme et de ce qui pouvait en résulter est indéniable. Mais ce n'est pas parce que les SA constituaient une prétendue « aile révolutionnaire » de la NSDAP, qu'on peut purement et simplement postuler qu'il s'agit de la même chose. Farias opère là encore l'un des tours de prestidigitation idéologique dont il a le secret. L'identité postulée entre les idées de Heidegger et celles de la SA n'est pas seulement une erreur complète sur le plan politique et historique : *c'est une affirmation aussi absurde que grotesque.*

Si l'on en croit la thèse de Farias, Heidegger se serait démis du rectorat non pas parce qu'il refusait les critères politiques imposés par les nazis et qu'il s'était rendu compte que ses conceptions ne trouvaient aucun écho (thèse de Heidegger), non pas parce qu'il avait compris qu'il n'avait rien à attendre des nazis dans la mise en œuvre de sa gigantesque réorganisation universitaire et qu'il jugeait préférable de se retirer sur la pointe des pieds (thèse de Hugo Ott), mais parce que la fraction du nazisme qui correspondait à sa vision — la S.A. — avait été éliminée au cours de la « nuit des longs couteaux ». Outre que cette thèse ne se fonde sur rien, qu'elle est invraisemblable, on ne voit vraiment pas ce qui pouvait correspondre, dans l'absence totale d'idées des S.A. et leur violence sanguinaire, à une quelconque idée de Heidegger. Si celui-ci était leur partisan, pourquoi ne s'est-il pas inscrit au parti dès les années 20 ? Pourquoi a-t-il attendu d'être recteur ? Pourquoi a-t-il refusé qu'on brûlât les livres et qu'on apposât les affiches antisémites à l'université, comme le voulaient les S.A. ? Farias pourrait rétorquer que Heidegger lui-même mentionne le rôle de « la nuit des longs couteaux » dans sa certitude qu'il n'y avait rien à attendre du régime. Mais c'est là un trait caractéristique de la plupart de ceux qui se sont illusionnés sur le nazisme à ses débuts : on pourrait citer des dizaines d'exemples d'écrivains — dont Gottfried Benn — qui affirmeront également que cet événement fut décisif pour eux dans la nouvelle vision qu'ils eurent du régime. Si le sujet n'était pas si dramatique, on ne pourrait s'empêcher de sourire en pensant à la tête qu'aurait fait n'importe quel S.A. à qui l'on aurait fait lire le discours de rectorat de Heidegger...

IV

HEIDEGGER ET LE RÉGIME NAZI JUSQU'EN 1945

Après sa démission du rectorat, Heidegger est-il devenu un résistant, un émigré de l'intérieur, s'est-il cantonné dans un silence lourd de réprobation à l'égard du régime ? Cette thèse est indéfendable. Il a continué assurément à penser qu'on avait transformé en immense gachis des possibilités réelles de transformation de l'Allemagne si lui et d'autres avaient pu peser sur le mouvement, l'orienter différemment, le faire sortir de son ornière. Qu'il ait encore cru possible d'influencer la politique universitaire en acceptant de participer à la réorganisation de l'Académie des professeurs du Reich le prouve. Mais à cette époque, Heidegger était devenu très suspect et Rosenberg le haïssait, trouvant que ses idées non seulement n'avaient aucun rapport avec la véritable idéologie nazie mais qu'elles étaient dangereuses. Aussi son projet du 28 août 1934 ne pouvait-il qu'aggraver son cas : il reprend des idées du discours de rectorat et s'écarte tout autant des véritables aspirations de Rosenberg, même s'il fait encore des concessions (références aux forces du national-socialisme). Et ce ne furent pas les dernières. S'il se réfère dans ce projet au national-socialisme, c'est toujours à son concept et non à la réalité. Bien plus : on a l'impression en lisant ce texte de Heidegger qu'il s'est trompé de projet ; ce n'est pas une académie qu'il imagine, mais presque un monastère avec la *vita communis* des élèves et des enseignants, l'importance accordée à la valeur exemplaire de la personnalité du professeur, à la simplicité du mode de vie.

Heidegger est-il resté jusqu'en 1945 un militant nazi fanatique et convaincu comme l'affirme Farias ? La preuve qu'il apporte — et qui a curieusement été reprise sans hésitation par les partisans de Farias — est qu'il a payé ses cotisations au parti jusqu'en 1945. L'argument serait valable s'il s'agissait de montrer que Heidegger ayant payé de 1926 à 1932 sa cotisation au parti social-démocrate ou au parti national allemand devait forcément s'en tenir pour solidaire. Mais appliquer cette argumentation à la NSDAP, quand il s'agit du parti unique, détenant le pouvoir, disposant d'un immense appareil de terreur, est tout simplement insensé. Imagine-t-on sérieusement qu'on pouvait quitter le parti nazi sur la pointe des pieds sans que cette décision grave reste sans conséquences. Les exemples que nous connaissons de personnalités ayant pris leur distance à l'égard du régime montre que cela n'allait pas sans risques. Concrètement cela se serait traduit par les mesures suivantes : le risque d'envoi en

camp de concentration pour quelques mois, à titre d'intimidation (21), l'interdiction d'enseigner et de publier, la radiation des organisations d'enseignants, et au moment de la guerre — comme cela se produisit souvent — la mobilisation et l'envoi aux postes les plus dangereux, et, au cas où l'intéressé n'était pas en mesure d'être incorporé, l'envoi ou la mutation de ses enfants sur les fronts les plus exposés, c'est-à-dire, pour beaucoup, Stalingrad. Heidegger n'a pas eu ce courage, ayant justement deux fils dans l'armée. Heidegger n'est ni un résistant ni un héros. Il a fait preuve de prudence diront certains, de lâcheté diront d'autres. On ne peut que saluer la mémoire de ceux qui osèrent le faire — ainsi, les prêtres et les pasteurs n'appartenant pas à la hiérarchie ecclésiastique et qui payèrent leur courage d'avoir, par exemple, pris la défense des Juifs en chaire, par leur mort dans les camps. Mais peut-on réellement reprocher à un homme de ne pas être un héros ?

Le meilleur moyen d'établir si Heidegger fut jusqu'en 1945 un militant nazi convaincu est, on en conviendra, de s'interroger sur ce qu'il a écrit et sur ce qu'il a dit dans ses cours. Il est facile de l'établir en les lisant et en interrogeant ceux qui les ont suivis. Une autre preuve pourrait être recherchée en lisant les textes des nazis sur Heidegger.

Les cours

Jusqu'à la fin de la guerre, les cours et séminaires de Heidegger ont porté sur Leibniz, Kant, Hölderlin, Hegel, Schelling, Nietzsche, Schiller, la logique, la métaphysique et le langage. Existe-t-il dans *un seul* de ses cours le moindre alignement sur le national-socialisme ? La question est d'autant plus importante que nombre des thèmes qu'il aborda n'étaient pas sans rapport avec ceux que revendiquaient l'idéologie officielle : le langage, Schiller, Nietzsche, etc... Or, il faut bien reconnaître que la conception heideggerienne du langage est aux antipodes de celle des nazis. L'importance accordée à la dimension ontologique, à l'esprit, est la négation radicale du biologisme d'un Rosenberg ou d'un Hanns Johst. Plus révélateur encore est l'ensemble de ses cours sur Nietzsche. Il suffit de comparer les cours de Heidegger avec les positions officielles de Rosenberg ou d'Alfred Bauemler, éditeur nazi de Nietzsche, recteur de Berlin et adversaire acharné de Heidegger, pour voir qu'il en prend le contrepied systématique et que sa vision métaphysique de Nietzsche est

(21) Tel fut le cas de l'écrivain Ernst Wiechert dont la vision du monde et l'anticommunisme trouvaient un écho favorable chez les nazis.

la négation radicale de la falsification proposée par les nazis. Quant à trouver une « coloration nazie » au langage de Heidegger, sous prétexte qu'il parle de « sol natal », de « Heimat », d'« enracinement », qu'il se sent lié à son horizon géographique de la Forêt Noire, c'est céder à cette illusion que dénonçait justement le cinéaste allemand Hans Jürgen Syberberg dans son film *Hitler, un film d'Allemagne*, lorsqu'il constatait que les nazis avaient « enkitsché » toute l'Allemagne et qu'à cause de leurs images simplistes d'ouvriers et de paysans, nul n'osait plus parler de sol natal, de paysages ou d'un simple coucher de soleil par peur d'être assimilé à la « littérature sang et sol ». Que la conception de Heidegger n'ait évidemment pas la moindre affinité avec ce type de vision nationaliste et bornée, c'est ce que montre toute son œuvre et en particulier ses commentaires de Hölderlin (22).

Farias ne manquerait pas d'objecter que la lecture des cours ne suffit pas, que le texte de Heidegger sur *La doctrine platonicienne de la vérité* a pu paraître en Italie, dans l'Almanach philosophique d'Ernesto Grassi, malgré l'opposition de Rosenberg, grâce à l'intervention de Mussolini auprès de Goebbels. Faut-il en conclure que Mussolini était un adepte de l'interprétation heideggerienne de Platon ? Qu'il existait au sein du fascisme italien une « tendance Heidegger » ? L'explication nous semble beaucoup plus simple. Que des universitaires italiens aient tenté de faire intervenir les plus hautes instances officielles pour débloquer la situation est compréhensible. Goebbels, responsable de l'ensemble de ce qui se publiait en Allemagne, n'a pas cru devoir censurer un texte ne présentant aucun caractère politique. Et lorsque l'on connaît l'inimitié fondamentale que celui-ci nourrissait pour Rosenberg, avec lequel il fut en conflit constant sur les questions culturelles, on comprend qu'il ait sans doute pris un certain plaisir à aller à l'encontre de l'une de ses décisions. On pourrait — au-delà du cas Heidegger — montrer comment de nombreuses publications, censurées d'abord, purent ensuite paraître par suite des divisions qui existaient parmi les nazis. Il est même possible de citer des noms de personnalités antinazies, arrêtées par Goebbels, et qui seront libérées... par Göring ! (ainsi Werner Finck). Par ailleurs, Farias n'apporte naturellement aucune preuve de l'intervention personnelle de Mussolini. Que son nom ait été cité est fort possible, mais ce fut sans doute Ernesto Grassi qui joua le rôle décisif et non Mussolini. Farias mentionne

(22) D'où l'hostilité exprimée par l'organe de la jeunesse hitlérienne à l'égard de ses commentaires de Hölderlin : au lieu d'en faire un barde national, comme on fit de Schiller un ancêtre de la SA, un « compagnon de Hitler », Heidegger en fait le poète de l'essence de la poésie.

également la publication de la conférence de Heidegger sur Hölderlin dans la revue *Das Innere Reich*, qu'il présente comme une revue franchement nazie. Or, tout historien sait parfaitement qu'il s'agissait d'une revue chrétienne conservatrice qui publia un grand nombre de textes d'auteurs parfois qualifiés d'« émigrés de l'intérieur » (23). On trouvait parmi les collaborateurs des écrivains à tendance franchement oppositionnelle : citons Ernst Wiechert, Richard Billinger, Rudolf Alexander Schröder, Reinhold Schneider, Jochen Klepper, théologien évangélique antinazi qui se suicida à Berlin en 1942. Ajoutons que le texte de Heidegger fut violemment attaqué par la revue de la Jeunesse hitlérienne.

Attitude des nazis à l'égard de Heidegger

Non moins surprenant est le fait que Farias, dans toutes ses recherches, n'ait mystérieusement pas rencontré les attaques si violentes dirigées contre Heidegger par les principaux idéologues nazis. Or, il suffit de parcourir les écrits des recteurs de Heidegger et de Berlin, Ernst Krieck et Alfred Baeumler, pour voir la haine qu'ils nourrissaient à l'égard de Heidegger. Ils ne lui reprochent pas de ne pas appartenir « à la même tendance » qu'eux-mêmes : ils l'accusent *de ne pas être nazi du tout*, d'être le disciple du Juif Husserl et des Grecs, de n'avoir intégré à son œuvre aucune dimension du national-socialisme, de ne jamais se réclamer de ses valeurs. Jean-Pierre Faye avait d'ailleurs avec beaucoup d'honnêteté cité les textes de Heidegger de 1933 et des extraits d'attaques nazies contre Heidegger. Rappelons, pour mémoire, le jugement d'Ernst Krieck, publié dans sa revue, elle bien nazie, *Volk im Werden*, le 15 octobre 1940 :

« Le sens de cette philosophie est un athéisme explicite et un nihilisme métaphysique, tel qu'il a été représenté autrefois chez nous, principalement par les littérateurs juifs, c'est-à-dire un ferment de dissolution et de destruction pour le peuple allemand. Dans *Sein und Zeit*, Heidegger philosophe consciemment et intentionnellement sur « l'existence quotidienne » — mais il n'y a rien là-dedans sur le peuple et l'État, sur la race et sur toutes les valeurs de notre conception du monde national-socialiste. Si dans *l'Auto-affirmation de l'Université allemande* retentit tout à coup la note héroïque, c'est qu'il s'agit d'une adaptation à l'année 1933, en pleine contradiction avec la position fondamentale de *Sein und Zeit* (1927) et de *Was ist Metaphysik?* (1931), avec leur doctrine du souci, de l'angoisse et du néant. Quant à savoir si derrière ce nihilisme, se tient cachée l'intention dernière de pousser les intellectuels allemands — car le peuple allemand n'a rien à voir dans cette affaire — vers le pauvre salvateur de l'Église, cela reste en question. »

(23) Cf. Marion Mallmann, *Das Innere Reich*, Bonn 1978.

Ernst Krieck terminait l'une de ses attaques les plus violentes par la parole de l'Évangile : « Ton langage t'a trahi, Galiléen ! » Et la pensée de Heidegger sera dès lors sans cesse présentée comme sans rapport avec le national-socialisme, comme une fuite chrétienne hors du monde. Si Heidegger était, à cette époque, le militant nazi fanatique et convaincu que décrit Farias, on peut s'étonner d'une telle ingratitude, qui culminera dans le fait qu'à la fin de la guerre, il figurera parmi les personnalités les moins indispensables de l'université allemande, et qu'on l'enverra faire des travaux de terrassement sur les bords du Rhin, bien qu'atteint d'une maladie de cœur. On peut aussi comprendre que face à ce déchaînement d'insultes contre lui, il ait jugé plus prudent de ne pas rompre avec le parti.

Témoignages sur les cours de Heidegger jusqu'en 1945

Ici encore, Farias joue de malchance : il ne semble pas avoir rencontré la moindre personne ayant suivi le cours de Heidegger jusqu'à la fin de la guerre. Ceci est d'autant plus regrettable que toutes témoignent du réel courage dont fit preuve Heidegger, en attaquant le nazisme dans ses cours. Hannah Arendt — qu'on ne saurait soupçonner d'aveuglement ou de complaisance — affirme dans le texte qu'elle écrivit pour le 80^e anniversaire de Heidegger qu'« il a pris beaucoup plus de risques qu'il ne fut alors courant à l'université allemande » (24). Lui-même a mentionné la surveillance constante dont il fit l'objet de la part de la Gestapo, de faux étudiants introduits comme espions dans ses cours. Affirmations confirmées par les témoins de l'époque. Ceux que j'ai eu l'occasion d'interroger sur ces années, même lorsqu'ils ne se sont pas connus, sont unanimes à dire que l'hostilité de Heidegger au nazisme était évidente pour ses étudiants. Walter Biemel, spécialiste de Husserl et professeur à l'université d'Aix-la-Chapelle, m'adressa le 4 mars 1968, cette lettre dont je reproduis un extrait et qui me semble se passer de tout commentaire :

« Après que Heidegger eut volontairement démissionné de sa fonction de recteur lorsqu'il vit que les nazis étaient autre chose que ce qu'il s'était représenté, il fut boycotté et rejeté par toutes les instances officielles. Lorsqu'en 1942, je voulus me rendre auprès de lui, il me fut répondu à l'ambassade allemande de Bucarest, que Heidegger était si gravement malade qu'il ne pouvait plus assurer régulièrement ses cours. Lorsque, malgré cela, je me rendis à

(24) Cf. Hannah Arendt, *Vies politiques*, Gallimard 1974, p. 319.

Fribourg, je vis qu'il n'était aucunement malade et assurait régulièrement ses cours et ses séminaires. J'avais traduit un de ses textes en roumain. Les instances officielles roumaines me firent savoir que le texte ne pourrait être publié en Roumanie, car Heidegger étant détesté par les nazis, ceci serait perçu comme un acte inamical à l'égard de l'Allemagne alors alliée de la Roumanie.

A aucun cours et à aucun séminaire, je n'ai fait l'expérience d'une critique aussi claire du nazisme qu'auprès de Heidegger. Il était d'ailleurs le seul professeur qui ne commença pas son cours par le « Heil Hitler ! » prescrit. Dans ses conversations privées, il développait une critique si aigüe des nazis, que je réalisais à quel point il avait conscience de son erreur de 1933 (...) Dans aucun de ses écrits postérieurs à 1934, Heidegger ne s'est le moins du monde identifié aux nazis. Quand la critique des nazis aurait dû être voilée (en particulier pendant la guerre), car toute critique ouverte signifiait la peine de mort, je puis vous assurer que cette critique était encore si claire, que nous l'avons tous comprise. »

Dès lors, on comprend l'espoir de Heidegger que le nombre d'étudiants qu'il avait pu induire en erreur en 1933, soit compensé par le nombre de ceux qui suivirent ses cours jusqu'en 1945 et qui comprirent ce qu'il pensait du régime.

V

LE SILENCE DE HEIDEGGER

Dernière accusation grave portée contre Heidegger : celle de n'avoir jamais renié son engagement, de n'avoir pas écrit une ligne sur son égarement politique de 1933, de n'avoir pas dit un mot sur les camps de concentration, de n'avoir pas « pensé Auschwitz ».

Il ne s'agit naturellement pas de se faire l'avocat de Heidegger — il n'en a pas besoin —, ou de répondre pour lui, mais d'essayer de comprendre les raisons de son attitude, même si on la juge regrettable ou maladroite, et quels que soient les arguments qu'on avance pour tenter de l'éclairer. Les notes écrites sur son rectorat, son interview posthume du *Spiegel*, ne sauraient être tenus pour une apologie de son attitude d'alors, même s'il tente d'expliquer l'espoir qu'il mit dans le national-socialisme par son aspiration vers une position « socialiste » et « nationale », et s'il continue de croire qu'une influence sur le mouvement aurait permis de l'orienter différemment. Qu'il s'agisse d'une illusion historique et politique ne fait guère de doute. Le maintien de la phrase dans son cours *Introduction à la métaphysique* trouve ici son explication.

Mais l'absence d'éclaircissement sur ce que Heidegger entendait dans cette différence qu'il établit entre un certain concept du « national-socialisme » qui n'a en fait jamais existé ailleurs que dans son esprit — « national-socialisme privé » — et le nazisme réalisé, ne pouvait qu'engendrer erreurs et polémiques. Heidegger n'a jamais eu le moindre estime pour les polémiques. Il s'en est pratiquement abstenu toute sa vie, se limitant à de rares et brèves mises au point, même si en privé il ne cachait pas que cet engagement de 1933, dans son ensemble, avait été une bêtise (*eine grosse Dummheit*).

Si Heidegger avait écrit une autobiographie, on serait en droit d'y chercher des explications sur son attitude d'alors. Le fait qu'il n'ait jamais évoqué sa vie — ainsi son enfance dans *Der Feldweg* — qu'avec une extrême pudeur, que la dimension biographique soit volontairement mise à l'écart (ainsi son célèbre cours sur Aristote commençant par ces simples mots : « Aristote est né, il a travaillé et il est mort ») — exclut complètement ce type d'approche. Pourquoi n'a-t-il pas néanmoins exprimé clairement son rejet de cet engagement ? Une simple phrase n'aurait assurément pas suffi. Il aurait fallu exprimer en détail le sens de cet engagement, quitte à ranimer des polémiques, ce qu'il refusait, estimant que si celles-ci devaient naître, c'était à partir de son œuvre. Pour lui, la condamnation du nazisme qu'il avait faite dans ses cours jusqu'en 1945 était si claire qu'il estimait ne pas avoir à y revenir. Et s'il avait écrit une seule phrase, une rapide reconnaissance de son erreur, ne risquait-il pas de s'aligner sur la banalité de l'époque, sur tous ceux qui, justifiant après coup leur comportement, s'en écartaient si simplement. Aurait-on été satisfait d'une telle démarche, qui aurait été jugée superficielle et de circonstance ? C'est peu probable et il le savait. Aussi a-t-il choisi le silence et a-t-il cru bon de ne publier d'interview qu'après sa mort.

L'accusation selon laquelle Heidegger n'a jamais rien écrit sur les camps, n'y faisant allusion qu'à partir de sa dénonciation de la soumission de l'essence de l'homme à l'essence de la technique est incontournable. On peut bien sûr affirmer légitimement que sa philosophie, en particulier ses écrits sur la technique, sur la fin de la métaphysique, son dialogue avec les poètes, son attente d'une pensée nouvelle constituent à elle seule une dénonciation du national-socialisme. Que cette attitude témoigne aussi d'un grand orgueil ne semble pas douteux. Ayant eu l'occasion de discuter de son « silence » avec Ernst Jünger, celui-ci me dit ironiquement que Heidegger devait considérer que ce n'était pas à lui de présenter des excuses, mais à Hitler de sortir de sa tombe, pour s'excuser de ne pas avoir fait correspondre son mouvement au concept qu'il s'en était forgé. L'affirmation, en dépit de son ironie, contient une certaine vérité.

On ne peut que regretter, qu'invitant ses étudiants à visiter une exposition sur les prisonniers de guerre en URSS, il n'ait jamais invité les mêmes étudiants à visiter une exposition sur les camps nazis. Quant à parler d'Auschwitz, « penser Auschwitz », l'argument semble bien faible : on imagine mal comment un tel discours, échappant à la banalité, serait possible. Comment penser Auschwitz, l'impensable, l'horreur absolue ? On ne peut que reconnaître le bien-fondé de la critique de Theodor Adorno qui écrit dans la *Dialectique négative* :

« Auschwitz a prouvé de façon irréfutable l'échec de la culture. Que cela ait pu arriver au sein même de toute cette tradition de philosophie, d'art et de sciences éclairées ne veut pas seulement dire que la tradition, l'esprit, ne fut pas capable de toucher les hommes et de les transformer. Dans ces sections elles-mêmes, dans leur prétention emphatique à l'autarcie, réside la non-vérité. Toute culture consécutive à Auschwitz, y compris sa critique urgente, n'est qu'un tas d'ordures. »

Que cet engagement de Heidegger en 1933 ne cesse de nous interpellier à la lecture de chacun de ses livres est évident. Lui-même savait que ces polémiques ne s'achèveraient pas avec sa mort, qu'elles laisseraient une tache indélébile sur son œuvre. Car ce qui est en question, c'est non seulement la philosophie de Heidegger, mais l'essence même de toute philosophie. Il s'agit non seulement de comprendre comment Heidegger a pu lui-même trahir passagèrement la rigueur de sa pensée, comment, fidèle à une tradition qui remonte peut-être à la lettre VII de Platon aux amis de Dion, il a cru pouvoir réaliser une utopie en influençant le tyran lui-même, mais aussi comprendre comment on peut être un grand philosophe et ne pas percevoir la réalité historique. La tristesse d'Ernst Bloch lorsqu'il évoquait la justification philosophique qu'il avait donnée aux Procès de Moscou, si elle trahissait un engagement infiniment moins grave et nullement comparable, montrait aussi comment un grand penseur pouvait aussi s'illusionner, dans une perspective diamétralement opposée. Telle est aussi la question posée par Hannah Arendt : comment l'auteur de *Sein und Zeit* a-t-il pu n'avoir guère plus de clairvoyance, en 1933, que n'importe quel petit bourgeois allemand, hanté par le déclin de l'Allemagne, le chômage et la peur du communisme. Qu'il s'agisse d'une erreur aussi bien éthique que politique ne fait guère de doute. Et c'est aussi l'un des questions fondamentales que l'on pourrait adresser à la philosophie de Heidegger : à partir de la démarche ontologique dans laquelle il a inscrit sa réflexion, comment penser l'histoire et l'éthique ?

Les questions essentielles que pose l'engagement passager de Heidegger aux côtés des nazis sont nombreuses. Elles doivent être débattues avec rigueur et objectivité. Il serait illusoire de prétendre ici seulement les entrevoir. Mon seul propos est de souligner le danger réel que représente le livre de Victor Farias pour de telles questions. Car la spirale étroite et artificielle de ses analyses ne peut conduire qu'à un rejet global de la pensée de Heidegger — ce que même ses détracteurs les plus acharnés n'osent envisager —, de rendre suspecte toute lecture de son œuvre, qui, par son questionnement, est d'une richesse immense, ou de laisser supposer que l'on peut être un grand philosophe et un monstre de bassesse et de servilité. A tous ceux qui ont lu le livre et qui l'ont défendu, il importe de dire avec calme et détermination : attention, ce livre, par ses analyses erronées et réductrices, est une mystification.